Deuxième Année. — N° 28. Huit pages : CINQ Centimes Jeudi 26 Mars 1891.

L'INTRANSIGEANT

PARAISSANT le Jeudi de chaque semaine

ILLUSTRÉ

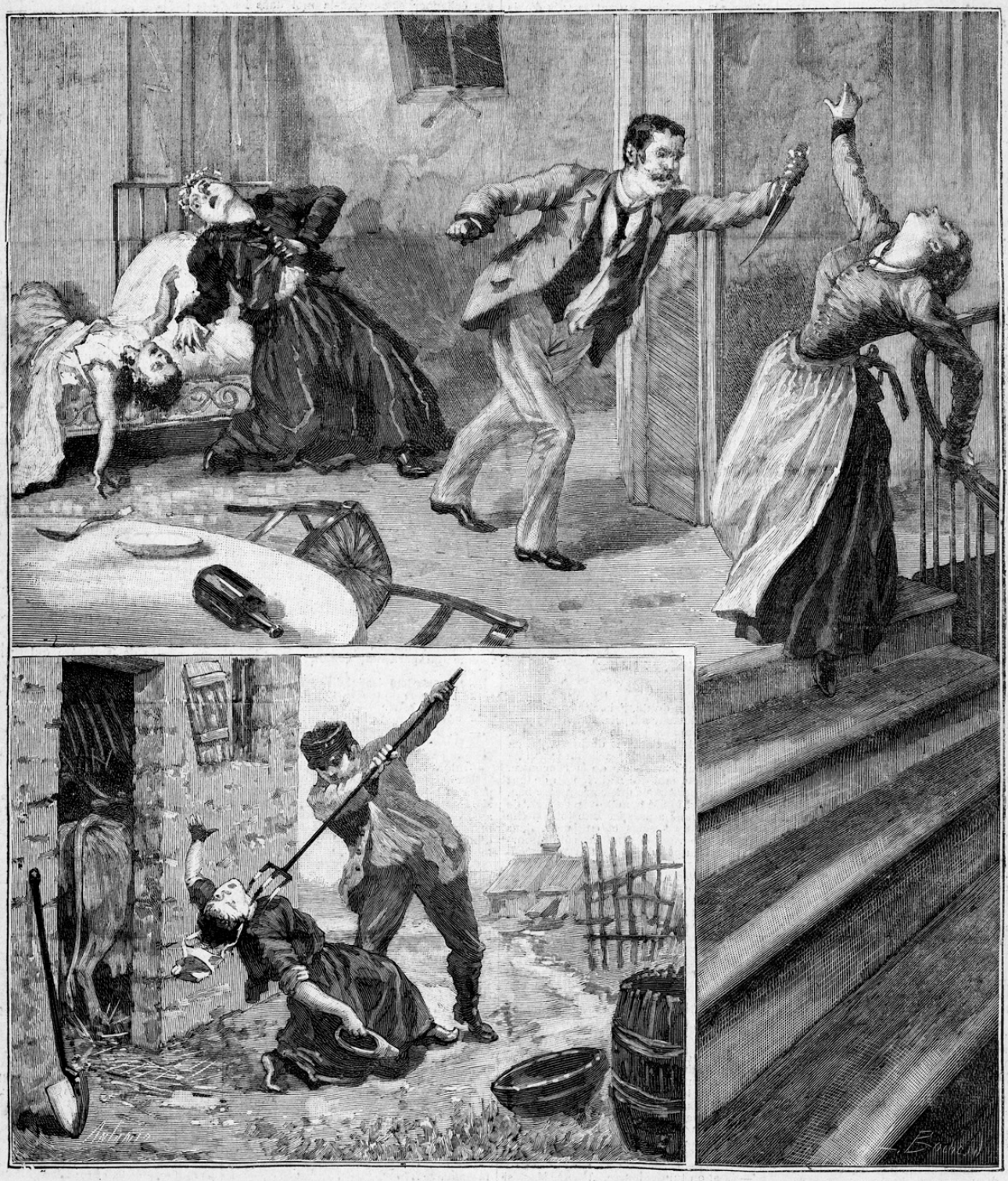
LES MANUSCRITS non insérés ne sont pas rendus

PRIX DE L'ABONNEMENT :
PARIS ET DÉPARTEMENTS { 3 mois..... 1 f. 50 / 6 mois..... 2 f. 25 / Un an..... 4 f. 50
UNION POSTALE : 0.50 en plus par trimestre

DIRECTION : 142, RUE MONTMARTRE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. VAUGHAN

LES ANNONCES SONT REÇUES :
à l'AGENCE PARISIENNE DE PUBLICITÉ, 7, rue Joquelet
Dans ses succursales de Mâcon Lyon, Marseille, Nice,
Et aux Bureaux du Journal.



LE TRIPLE ASSASSINAT DU BOULEVARD DE COURCELLES

UNE FEMME TUÉE A COUPS DE FOURCHE

4e page : **Les Dépravés.** — 5e page : **Musique.** — 8e page : **Le Parricide de Bessancourt.**

verra jamais tuer les veaux, les moutons ou les bœufs. Quand ils lui arriveront, il seront morts depuis longtemps, dépouillés et vidés. Ça ne sera plus des animaux, ça ne sera plus que de la viande, comme toutes les viandes. Elle assistera au dépeçage, mais, ça ne lui produira plus le même effet...

Il riait en disant ces choses-là.

Charlotte promit tout ce qu'il voulut. Il fut tranquillisé.

Lauriot était très confiant dans sa force prodigieuse. Cette confiance, un jour, faillit lui être fatale.

Voici dans quelles circonstances.

De tous les animaux de boucherie, les taureaux sont les plus difficiles à conduire; souvent ils entrent sans raison dans des fureurs épouvantables, s'échappent des mains de ceux qui les tiennent, font des dégâts et occasionnent des accidents, quelquefois très graves et même mortels.

Lauriot n'était pas toujours très prudent avec eux et il lui arrivait de négliger même les précautions les plus ordinaires.

On leur met habituellement des entraves aux jambes et on leur bande les yeux avec une sorte de masque de cuir.

Un jour Lauriot avait retiré un taureau de l'écurie, après lui avoir attaché seulement une corde autour des cornes, et en cet état, il le traînait, en marchant devant lui, dans la direction de l'abattoir, qui n'était distant de l'écurie que de quelques mètres.

Tout à coup le taureau s'arrêta, regimba, tira sur la corde et se dégagea; Lauriot n'eut pas le temps de le retenir.

Il fit quelques bons à travers le jardin en beuglant, distribuant à tous les arbustes qu'il rencontrait des coups de cornes terribles.

Sans réfléchir au danger, Lauriot se jeta bravement à sa poursuite.

Alors le taureau, entendant venir derrière lui, se retourna.

Il aperçut le boucher et se précipita sur lui.

Lauriot le prit par les cornes, mais en même temps ses jambes s'étaient embarrassées dans des groseillers sur une platebande et il perdit l'équilibre.

Avant qu'il pût se relever, le taureau lui avait enfoncé ses cornes dans l'épaule et se mettait à le piétiner.

Il ne se serait jamais relevé si les deux garçons d'abattoir, qui se trouvaient à la boutique au moment de l'attaque, n'étaient accourus aux cris poussés par Nabote et par Justine.

Ils s'élancèrent au secours de Lauriot et l'un d'eux, qui heureusement avait eu l'idée de s'emparer du merlin, en asséna un si violent coup sur le front de l'animal furieux, que celui-ci fléchit un moment et recula de quelques pas.

Ce répit donna le temps au second garçon de lui jeter des entraves et de le mettre dans l'impossibilité de se révolter de nouveau.

Il l'emmena à l'abattoir et presque aussitôt trois ou quatre coups résonnèrent sourdement, annonçant que le taureau était mort.

Lauriot perdait beaucoup de sang et s'était évanoui.

Justine était accourue avec Charlotte. Les deux femmes, aidées par un garçon, le relevèrent et le transportèrent jusqu'à la boucherie. Nabote était venue sur le seuil, aussi vite qu'elle avait pu, en se traînant, en se tenant aux meubles et, en voyant son frère ensanglanté, n'avait pu retenir un grand cri.

On étendit Lauriot dans le lit de l'infirme.

Le petit Pierre, qui était dans la boutique à ce moment, n'avait pas attendu qu'on l'envoyât chercher le médecin. Il était parti tout de suite, et le médecin arriva presque aussitôt.

Il découvrit la poitrine de Lauriot, lava soigneusement les plaies et constata deux blessures assez profondes, l'une près de l'épaule droite, l'autre dans les côtes.

Cette dernière seulement était dangereuse.

Il pansa le boucher, prescrivit des médicaments et promit de revenir deux ou trois fois par jour.

— Le sauverez-vous? dit Justine.

— Je n'en sais rien encore, fit le docteur, et je ne pourrai guère me prononcer que dans deux ou trois jours...

Les trois femmes vécurent dans une anxiété terrible. Lauriot eut une fièvre accompagnée de délire. Il ne reconnaissait personne.

Enfin le docteur crut pouvoir affirmer qu'il le sauverait.

Tant qu'avait duré leur incertitude, Charlotte et Justine avaient oublié toutes les causes du ressentiment qui les séparait. Leur affection à toutes deux pour le boucher, si différente qu'elle fût, n'en était pas moins profonde. Elles ne pensaient plus qu'à ses souffrances et au danger qu'il courait.

Mais quand le médecin leur eut donné la certitude que Lauriot ne mourrait pas de ses blessures, les anciennes inimitiés reparurent, non du fait de Charlotte, mais activées par la jalousie renaissante de Justine.

C'est qu'en effet les plus petites choses prêtaient à cette jalousie. Au fur et à mesure qu'il se rétablissait, Lauriot semblait oublier complètement sa mère et n'avait d'yeux que pour Charlotte.

Il était resté dans le cabinet de Denise.

Celle-ci couchait au premier étage, dans la chambre de son frère.

De cette façon, Charlotte pouvait être auprès du boucher à tous les moments, puisque l'arrière-boutique seule les séparait.

Souvent la mère l'accueillait avec une parole dure :

— Mam'selle Charlotte, restez donc à votre comptoir...

— Il n'y a personne, madame Lauriot.

— Il peut venir quelqu'un...

— On l'entendrait...

— Allez à votre comptoir, vous dis-je!

Et Charlotte était obligée de partir.

Mais, sitôt que Justine s'éloignait du chevet de son fils, elle la remplaçait... Ou bien c'était Jacques lui-même qui, pris d'un besoin de l'avoir auprès de lui, l'appelait d'une voix faible.

Et elle accourait, bravant les œillades enflammées de la vieille. Jamais la haine de Justine n'avait été aussi ardente.

Chaque fois qu'elle surprenait les regards de Lauriot fixés sur Charlotte :

— Il n'en a que pour elle... Il est temps que tout ça finisse...

Elle songea de nouveau à renvoyer la jeune fille.

Mais elle eut peur que l'émotion que Lauriot en ressentirait ne rouvrît ses blessures à peine fermées et ne lui fût fatale.

Elle n'osa.

Après le retour de Charlotte, la vieille s'était imaginé que Lauriot faisait tout son possible pour ne plus se rencontrer avec la jeune fille, ne plus la voir et ne plus causer avec elle.

— S'il pouvait renoncer à elle! murmurait Justine.

De son côté Charlotte, ainsi que nous l'avons dit, ne semblait plus prêter autant d'attention à Lauriot.

— Peut-être qu'elle a renoncé à se faire épouser!...

La vieille se trompait, nous le savons, et elle était trop portée à croire réalisées ses plus chères espérances.

La maladie de son fils ne lui laissa aucun doute.

— Je me suis trompée... Ils abusaient de moi... Ils s'aimaient plus que jamais... sans doute qu'ils se voyaient en secret... Sans doute aussi que Charlotte ne se sera pas défendue plus longtemps, et que, pour mieux dominer Jacques et en arriver à ses fins plus facilement, elle aura consenti à devenir sa maîtresse...

Et, dans ses réflexions, souvent elle s'arrêtait, prenait sa tête ridée entre ses deux mains et la serrait de toutes ses forces.

— Non! non! disait-elle à haute voix, au risque d'être entendue... j'aimerais mieux mourir et mourir d'une mort épouvantable, que de voir ce mariage-là...

(*La suite au prochain numéro*).

Fromont jeune & Risler aîné

Par Alphonse DAUDET

LIVRE TROISIÈME

II

Explication

(*suite*).

Sidonie ne s'ennuyait pas encore. Elle avait l'existence qu'il lui fallait, tout le bonheur qu'elle pouvait atteindre. Son amour pour Georges n'avait rien d'enflammant ni de romanesque. Il était pour elle comme un second mari plus jeune et surtout plus riche que l'autre. Pour achever d'embourgeoiser leur adultère, elle avait attiré ses parents à Asnières, les logeait dans une petite maison tout au bout du pays, et de ce père vaniteux et volontairement aveugle, de cette mère tendre et toujours éblouie, elle se faisait un entourage d'honorabilité dont elle sentait le besoin à mesure qu'elle se perdait davantage.

Tout était bien arrangé dans cette petite tête perverse qui raisonnait froidement le vice; et il semblait que sa vie dût continuer ainsi tranquillement, quand Frantz Risler arriva tout à coup.

Rien qu'à le voir entrer, elle avait compris que son repos était menacé, qu'il allait se passer entre eux quelque chose de très grave.

A la minute son plan fut fait. Maintenant il s'agissait de le mettre en œuvre.

Le pavillon où ils venaient d'entrer, une grande pièce circulaire dont les quatre fenêtres regardaient des paysages différents, était meublé pour les siestes d'été, pour les heures chaudes où l'on cherche un refuge contre le soleil et les bourdonnements du jardin. Un large divan très bas en faisait le tour. Une petite table de laque très basse aussi traînait au milieu, chargée de numéros dépareillés de journaux mondains.

Les tentures étaient fraîches, et les dessins de la perse — des oiseaux volant parmi des roseaux bleuâtres — faisaient bien l'effet d'un rêve d'été, une image légère flottant devant les yeux qui se ferment. Les stores abaissés, la natte étendue sur le parquet, le jasmin de Virginie qui s'entrelaçait au dehors tout le long du treillage, entretenaient une grande fraîcheur accrue par le bruit voisin de la rivière sans cesse remuée et l'éclaboussement de ses petites vagues sur la berge.

Sidonie, sitôt entrée, s'assit en renvoyant sa longue jupe blanche, qui s'abattit comme une tombée de neige au bas du divan; et les yeux clairs, la bouche souriante, penchant un peu sa petite tête dont le nœud de côté augmentait encore la mutinerie capricieuse, elle attendit.

Frantz, très pâle, restait debout, regardant autour de lui. Puis, au bout d'un moment :

— Je vous fais mon compliment, madame, dit-il; vous vous entendez au confortable.

Et tout de suite, comme s'il avait craint que, prise de si loin, la conversation n'arrivât pas assez vite où il voulait l'amener, il reprit brutalement :

— A qui devez-vous tout ce luxe... Est-ce à votre mari ou à votre amant?...

Sans bouger du divan, sans même lever les yeux sur lui, elle répondit :

— A tous les deux.

Il fut un peu déconcerté par tant d'aplomb.

— Vous avouez donc que cet homme est votre amant?

— Tiens!... parbleu!...

Frantz la regarda une minute, sans parler. Elle avait pâli, elle aussi, malgré son calme, et l'éternel petit sourire ne frétillait plus au coin de la bouche.

Alors, lui :

— Ecoutez-moi bien, Sidonie. Le nom de mon frère, ce nom qu'il a donné à sa femme, est le mien aussi. Puisque Risler est assez fou, assez aveugle pour le laisser déshonorer par vous, c'est à moi qu'il appartient de le défendre contre vos atteintes... Donc, je vous engage à prévenir M. Fromont qu'il ait à changer de maîtresse au plus vite, et qu'il aille se faire ruiner ailleurs... Sinon...

— Sinon? demanda Sidonie, qui pendant qu'il parlait, n'avait cessé de jouer avec ses bagues.

— Sinon, j'avertis mon frère de ce qui se passe chez lui, et vous serez surprise du Risler que vous connaîtrez alors aussi violent, aussi redoutable qu'il est inoffensif d'ordinaire. Ma révélation le tuera peut-être, mais vous pouvez être sûre qu'il vous tuera avant.

Elle haussa les épaules :

— Eh! qu'il me tue... Qu'est-ce que ça me fait?

Ce fut dit d'un air si navré, si détaché de tout, que Frantz malgré lui, se sentit un peu de pitié pour cette belle créature, jeune, heureuse, qui parlait de mourir avec un tel abandon d'elle-même.

— Vous l'aimez donc bien? lui dit-il d'une voix déjà vaguement radoucie... Vous l'aimez donc bien, ce Fromont, que vous préférez mourir que de renoncer à lui?

Elle se redressa vivement.

— Moi? aimer ce gandin, ce chiffon, cette fille niaise habillée en homme?... Allons donc!... J'ai pris celui-là comme j'en aurais pris un autre...

— Pourquoi?

— Parce qu'il le fallait, parce que j'étais folle, parce que j'avais dans le cœur et que j'y ai encore un amour criminel que je veux arracher à n'importe quel prix.

Elle s'était levée et lui parlait les yeux dans les yeux, la bouche près de la sienne, frémissante de tout son être.

Un amour criminel!... Qui aimait-elle donc?

Frantz avait peur de la questionner.

Sans se douter de rien encore, il comprenait que ce regard, ce souffle, penchés vers lui, allaient lui révéler quelque chose de terrible.

Mais sa fonction de justicier l'obligeait à tout savoir.

— Qui est-ce?... demanda-t-il.

Elle répondit d'une voix sourde :

— Vous savez bien que c'est vous.

Elle était la femme de son frère.

Depuis deux ans, il n'avait plus pensé à elle que comme une sœur. Pour lui, la femme de son frère ne ressemblait plus en rien à son ancienne fiancée, et c'eût été commettre un crime de reconnaître à un seul trait de son visage celle à qui autrefois il avait dit si souvent : « Je vous aime. »

Et maintenant c'est elle qui lui disait qu'elle l'aimait.

Le malheureux justicier resta atterré, étourdi, ne trouvant pas un mot à répondre.

Elle, en face de lui, attendait...

Il faisait un de ces jours de printemps pleins de fièvre et de soleil, où la buée des anciennes pluies met comme une mollesse, une mélancolie singulières. L'air était tiède parfumé de fleurs nouvelles qui, par ce premier jour de chaleur embaumaient violemment comme des violettes dans un manchon. De ses hautes fenêtres entr'ouvertes, la pièce où ils étaient respirait toute cette griserie d'odeurs. Au dehors, on entendait les orgues du dimanche, des appels lointains sur la rivière, et plus près, dans le jardin, la voix amoureuse et pâmée de madame Dobson qui soupirait :

On dit que tu te maries;
Tu sais que j'en puis mouri i i i r!..

— Oui, Frantz, je vous ai toujours aimé, disait Sidonie. Cet amour, auquel j'ai renoncé autrefois parce que j'étais jeune fille, et que les jeunes filles ne savent pas ce qu'elles font; cet amour, rien n'a pu l'effacer en moi ni l'amoindrir. Quand j'appris que Désirée vous aimait aussi, elle si malheureuse, si déshéritée, dans un grand mouvement généreux je voulus faire le bonheur de sa vie en sacrifiant la mienne, et tout de suite je vous repoussai pour que vous alliez à elle. Ah! dès que vous avez été loin, j'ai compris que le sacrifice était au-dessus de mes forces. Pauvre petite Désirée! L'ai-je assez maudite dans le fond de mon cœur. Le croiriez-vous? depuis cette époque-là, j'ai évité de la voir, de la rencontrer. Sa vue me faisait trop de peine.

— Mais, si vous m'aimiez, demanda Frantz tout bas, si vous m'aimiez, pourquoi avez-vous épousé mon frère?

Elle ne sourcilla pas:

— Epouser Risler, c'était me rapprocher de vous. Je me disais : « Je n'ai pas pu être sa femme. Eh bien, je deviendrai sa sœur. Au moins, comme cela, il me sera permis de l'aimer encore, et nous ne passerons pas toute notre vie étrangers l'un à l'autre. » Hélas! ce sont là de ces rêves naïfs que l'on fait à vingt ans et dont l'expérience nous montre le néant bien vite... Je n'ai pas pu vous aimer comme une sœur, Frantz; je n'ai pas pu vous oublier non plus, mon mariage m'en empêchait. Avec un autre mari, j'y serais peut-être parvenue, mais avec Risler c'était terrible. Il me parlait toujours de vous, de vos succès, de votre avenir... Frantz disait ceci, Frantz faisait cela... Il vous aime tant, le pauvre ami. Et puis, ce qui était le plus cruel pour moi, votre frère vous ressemble. Il y a dans votre démarche dans vos traits comme un air de famille, dans votre voix surtout, puisque j'ai souvent fermé les yeux sous ses caresses en me disant : « C'est lui... C'est Frantz... » Quand j'ai vu que cette pensée criminelle devenait un tourment, une obsession, j'ai cherché à m'étourdir. J'ai consenti à écouter ce Georges qui me poursuivait depuis longtemps, à changer ma vie, à la faire bruyante agitée. Mais, je vous le jure, Frantz, dans ce tourbillon de plaisir où je m'emportais, je n'ai jamais cessé de penser à vous, et si quelqu'un avait le droit de venir ici me demander compte de ma conduite, certes ce n'était pas vous, qui, sans le vouloir, m'avez faite ce que je suis...

Elle se tut...

Frantz n'osait plus lever les yeux sur elle. Depuis un moment il la trouvait trop belle, trop désirable. C'était la femme de son frère!

Il n'osait pas parler non plus. Le malheureux sentait que l'ancienne passion se réinstallait despotiquement dans son cœur, et que maintenant regards, paroles, tout ce qui jaillirait de lui serait amour.

Et c'était la femme de son frère!...

— Ah, malheureux, malheureux que nous sommes, dit le pauvre, justicier en se laissant tomber à coté d'elle sur le divan.

Ces quelques mots étaient déjà une lâcheté, un commencement d'abandon, comme si la destinée en se montrant si cruelle lui avait ôté la force de se défendre. Sidonie avait posé sa main sur la sienne : « Frantz... Frantz » et ils restaient là l'un contre l'autre silencieux et brûlants, bercés par la romance de madame Dobson qui leur arrivait par bouffées à travers les massifs :

Ton amour c'est ma folie,
Hélas! je n'en puis guéri i i i r!...

Tout à coup la grande taille de Risler se dressa devant la porte :

— Par ici, Chèbe, par ici. Ils sont dans le pavillon.

(*La suite au prochain numéro*).

LE TROU

Coups et blessures, ayant occasionné la mort. Tel était le chef d'accusation qui faisait comparaître en cour d'assises le sieur Léopold Renard, tapissier.

Autour de lui les principaux témoins, la dame Flamèche, veuve de la victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniste, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminel, sa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Renard (Léopold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'est un malheur dont je fus tout le temps la première victime, et dont ma volonté n'est pour rien. Les faits se commentent d'eux-mêmes, m'sieu l'président. Je suis un honnête homme, homme de travail, tapissier dans la même rue depuis seize ans, connu, aimé, respecté, considéré de tous, comme en ont attesté les voisins, même la concierge qui n'est pas folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaisirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis pour moi; ma volonté n'y étant pas, je continue à me respecter.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, nous allons passer la journée à Poissy. Ça nous fait prendre l'air, sans compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh! mais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'est Mélie qui m'a donné cette passion-là, la rosse, et qu'elle y est plus emportée que moi, la teigne, vu que tout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la suite.

« Moi, je suis fort et doux, pas méchant pour deux sous. Mais elle! oh! là! là! ça n'a l'air de rien, c'est petit, c'est maigre; eh bien! c'est plus malfaisant qu'une fouine. Je ne nie pas qu'elle ait des qualités; elle en a, et d'importantes pour un commerçant. Mais son caractère! Parlez-en aux alentours, et même à la concierge qui m'a

déchargé tout à l'heure... elle vous en dira des nouvelles.

« Tous les jours elle me reprochait ma douceur : « C'est moi qui ne me laisserais pas faire ci ! C'est moi qui ne me laisserais pas faire ça. » En l'écoutant, m'sieu l'président, j'aurais eu au moins trois duels au pugilat par mois...

Mme Renard l'interrompit : « Cause toujours ; rira bien qui rira l'dernier. »

Il se tourna vers elle avec candeur :

— Eh bien, j'peux t'charger puisque t'es pas en cause, toi...

Puis, faisant de nouveau face au président :

— Lors je continue. Donc nous allions à Poissy tous les samedis soir pour y pêcher dès l'aurore du lendemain. C'est une habitude pour nous qu'est devenue une seconde nature, comme on dit. J'avais découvert, voilà trois ans cet été, une place ! mais une place ! Oh ! là ! là ! à l'ombre, huit pieds d'eau, au moins, p't-être dix, un trou, quoi, avec des retrous sous la berge, une vraie niche à poisson, un paradis pour le pêcheur. Ce trou-là, m'sieu l'président, je pouvais le considérer comme à moi, vu que j'en étais le Christophe Colomb. Tout le monde le savait dans le pays, tout le monde sans opposition. On disait : « Ça, c'est la place à Renard ; » et personne n'y serait venu, pas même M. Plumeau, qu'est connu, soit dit sans l'offenser, pour chiper les places des autres.

« Donc, sûr de mon endroit, j'y revenais comme un propriétaire. A peine arrivé, le samedi, je montais dans *Dalila*, avec mon épouse. — *Dalila* c'est ma norvégienne, un bateau que j'ai fait construire chez Fournaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je dis que nous montons dans *Dalila*, et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les camaraux. — Vous me demanderez avec quoi j'amorce ! Je n'peux pas répondre. Ça ne touche point à l'accident ; je ne peux pas répondre, c'est mon secret. — Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres et des fritures, et des matelotes pour me faire causer !! Mais va voir s'ils viennent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a tapé sur le ventre pour la connaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle ne le dira pas plus que moi !... Pas vrai Mélie ?...

Le président l'interrompit.

— Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit : « J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, parti par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à Mélie : « Chouette, chouette pour demain ! » Et elle répondait : « Ça promet. » Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Je dis à Mélie : « Tiens, Mélie, il fait beau, si je buvais une bouteille de *casque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me répond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain. » — Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était perspicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus pas me contenir ; et je la bus ma bouteille. Tout vint de là.

« Donc, je ne pus pas dormir. Cristi ! je l'ai eu jusqu'à deux heures du matin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et puis pouf, je m'endors, mais là je dors à n'pas entendre gueuler l'ange du jugement dernier.

« Bref, ma femme me réveille à six heures. Je saute du lit, j'passe vite et vite ma culotte et ma vareuse ; un coup d'eau sur le museau et nous sautons dans *Dalila*. Trop tard. Quand j'arrive à mon trou, il était pris ! Jamais ça n'était arrivé, m'sieu l'président, jamais depuis trois ans ! Ça m'a fait un effet comme si on me dévalisait sous mes yeux. Je dis : « Nom d'un nom, d'un nom, d'un nom ! » Et v'là ma femme qui commence à me harceler. « Hein, ton casque à mèche ! Va donc, soûlot ! Es-tu content, grande bête. »

« Je ne disais rien ; c'était vrai, tout ça.

« Je débarque tout de même près de l'endroit pour tâcher de profiter des restes. Et peut-être qu'il ne prendrait rien c't homme ? et qu'il s'en irait.

« C'était un petit maigre, en coutil blanc, avec un grand chapeau de paille. Il avait aussi sa femme, une grosse qui faisait de la tapisserie derrière lui.

» Quand elle nous vit nous installer près du lieu, v'là qu'elle murmure :

« — Il n'y a donc pas d'autre place sur la rivière ?

« Et la mienne, qui rageait de répondre :

« — Les gens qu'ont du savoir-vivre s'informent des habitudes d'un pays avant d'occuper les endroits réservés.

« Comme jene voulais pas d'histoires, je lui dis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisse faire, laisse faire. Nous verrons bien.

« Donc, nous avions mis *Dalila* sous les saules, nous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

« Ici, m'sieu l'président, il faut que j'entre dans le détail.

LES DEPRAVÉS, par Henri Rochefort.

« Y avait pas cinq minutes que nous étions là quand la ligne du voisin s'met à plonger deux fois, trois fois ; et puis voilà qu'il en amène un, de chevesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, mais presque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit : « Hein, pochard, l'as-tu vu, celui-là ! »

« Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie : « On vous a pris votre endroit, monsieur Renard ? » Je lui réponds : « Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens pas délicats qui ne savent pas les usages. »

« Le petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non plus, sa grosse femme, un veau quoi ! »

Le président interrompit une seconde fois : « Prenez-garde ! Vous insultez Mme veuve Flamèche, ici présente. »

Renard s'excusa : « Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte.

« Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chevesne — et un autre presque par-dessus, et encore un cinq minutes plus tard.

« Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Renard en ébullition ; elle me lancicotait sans cesse : « Ah ! misère ! crois-tu qu'il te le vole, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grenouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser. »

« Moi, je me disais : — Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je la reprendrai ma place. Vu que moi, m'sieu l'président, je déjeune sur les lieux tous les dimanches. Nous apportons les provisions dans *Dalila*.

« Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il avait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, v'là qu'il en prend encore un, de chevesne !

« Mélie et moi nous cassions une croûte aussi, comme ça, sur le pouce, presque rien, le cœur n'y était pas.

« Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau : C'est le jour de Colombine, vous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'avais coutume de faire enrager Mme Renard en prétendant la connaître, c'te Colombine. C'est pas vrai, je la connais pas, je ne l'ai jamais vue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me va, y en a pas beaucoup dans son genre.

« Voilà donc que je commence à asticoter mon épouse, mais elle se fâche tout de suite et raide, encore. Donc je me tais.

« C'est à ce moment qu'arrivent de l'autre côté de la rivière nos deux témoins que voilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous connaissions de vue.

« Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire : « La place est rudement bonne, nous y reviendrons toujours, Désiré ! »

Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Renard répétait : « T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les veines. »

« Je lui dis soudain : Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise. »

« Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez : « T'est pas un homme. V'là qu' tu fuis, maintenant, que tu rends la place ! Va donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas.

« Mais l'autre, il lève une brème, oh ! jamais je n'en ai vu telle. Jamais !

« Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Vous voyez d'ici la malice. Elle disait : « C'est ça qu'on peut appeler du poisson volé, vu que nous avons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins l'argent dépensé pour l'amorce. »

Alors la grosse au petit coutil se mit à dire à son tour : « C'est à nous que vous en avez madame ? »

« — J'en ai au voleur de poisson qui profite de l'argent dépensé par les autres.

« — C'est nous que vous appelez des voleurs de poisson ? »

« Et voilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en viennent aux mots. Cristi, elles en savent les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à rigoler : « Eh ! là-bas, un peu de silence. Vous allez empêcher vos époux de pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'avions pas entendu.

« Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant : Vous n'êtes qu'une menteuse. — Vous n'êtes qu'une traînée. — Vous n'êtes qu'une roulure. — Vous n'êtes qu'une rouchie. » Et va donc, et va donc. Un matelot n'en sait pas plus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourne. C'était l'autre, la grosse qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle vous attrape la grosse par les cheveux, et puis v'lan, v'lan, v'lan, des gifles qui pleuvaient comme des prunes.

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ne faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lève comme un diable et puis il veut sauter sur ma femme. Ah ! mais non ! ah ! mais non ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le nez, l'autre dans le ventre. Il lève les bras, il lève la jambe et il tombe sur le dos, en pleine rivière, juste dans l'trou.

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'avais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prenait le dessus, et elle vous tripotait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buvait son coup. Mais je ne pensais pas qu'il se serait noyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi quelles rosses !

« Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux crampons-là.

« J'me r'tourne. Pus rien, L'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'est bon à dire, ça, mais je ne sais pas nager moi, et plonger encore moins, pour sûr !

« Enfin le barragiste est venu et deux messieurs avec des gaffes, ça avait bien duré un grand quart d'heure. On l'a retrouvé au fond du trou, sous huit pieds d'eau, comme j'avais dit, mais il y était, le petil coutil !

« Voilà les faits tels que je les jure. Je suis innocent, sur l'honneur. »

Les témoins ayant déposé dans le même sens, le prévenu fut acquitté.

Guy de Maupassant.

UN AMI DE TRENTE ANS

M. Lemadru, célibataire sans maison montée, ayant reçu une magnifique poularde truffée, l'a envoyée aux époux Dubourg, vieux amis de trente ans, chez lesquels il va dîner tous les jeudis. — Placée sur la cheminée du salon, la bête a mûri peu à peu, à la grande joie des deux époux, qui, d'heure en heure, l'œil humide et la langue rôdant sur les lèvres, viennent suivre les progrès de cette gangrène embaumée que développe la truffe.

Le bienheureux jeudi est enfin arrivé !!!

On procède à la toilette de la poularde qui, à quatre heures précises, *voit* le feu.

***

Au moment de débrocher, les deux époux reçoivent le billet suivant :

« Mes bons amis,

« Une affaire importante me prive du plaisir d'aller dîner chez vous. Je viendrai demain vous demander à déjeuner ; gardez-moi une aile de la volaille.

« Votre vieil intime,

« Lemadru. »

A cette lecture, les époux s'écrient aussitôt avec un sincère élan de cœur :

— Nous lui garderons la bête entière !

— Un ami de trente ans ! dit madame Dubourg.

— A qui nous devons notre fortune ! ajoute le mari.

— Qui t'a sauvé la vie !

— Qui nous a donné cent preuves d'affection !

Et les deux époux de répéter ensemble :

— Oui, oui, nous lui garderons la bête entière !!!

***

Mais ce fâcheux contre-temps a coupé net l'appétit des Dubourg, qui dînent du bout des lèvres. Le soir, c'est presque à jeun qu'ils se mettent au lit, après avoir été faire un dernier et pieux pèlerinage à la poularde placée sur le buffet.

Au milieu de la nuit, M. Dubourg, que la faim tient éveillé, s'aperçoit, à la lueur de la veilleuse, que sa femme ne dort pas.

Monsieur. — Je pensais à...

Madame. — Et moi aussi.

Monsieur. — La sens-tu ?

Madame. — L'odeur des truffes arrive par les tuyaux du calorifère.

Monsieur. — As-tu bien fermé les portes ? car si le chat...

Madame. — Ciel ! tu m'épouvantes ! tu devrais aller voir. (*Le mari saute du lit et revient avec la poularde, qu'il place sur la table de nuit.*)

Monsieur. — Plus de peur que de mal ! j'en ai eu froid dans le dos !

Madame. — Comme elle a bonne mine !

Monsieur. — D'autant plus bonne mine que nous mourons de faim.

Madame. — Volontairement ! car Lemadru nous a bien laissé maîtres d'en disposer entièrement.

Monsieur. — Sauf une aile !... il est vrai que c'est le meilleur morceau.

Madame. — Lemadru a du goût.

Monsieur. — Tu pourrais bien dire de la gourmandise.

Madame. — Soit ! mais il se contente simplement d'une aile, tandis que toute la bête est à lui.

Monsieur. — La colonne aussi est à l'Empereur ; seulement on peut y toucher !